

SUZANNE TARASIEVE PARIS

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle - 75003 Paris

T : + 33 (0)1 42 71 76 54

JÜRGEN KLAUKE

Hintergrundrauschen / Bruit de fond

4 mai – 15 juin 2024

Vernissage le samedi 4 mai 2024 de 18 h à 21 h

« La réalité des éléments hétérogènes n'est pas du même ordre que celle des éléments homogènes. La réalité homogène se présente avec l'aspect abstrait et neutre des objets strictement définis et identifiés. La réalité hétérogène est celle de la force ou du choc » Georges Bataille

On entre dans les photographies de Jürgen Klauke comme on pénètre dans les mondes parallèles et surnaturels tels que la Red Room, ou encore du club Silencio dans *Mulholland Drive*. Ce sont des lieux de jouissance, hors du temps, qui piègent l'âme des personnages et renversent leurs réalités, leurs rapports au monde. Influencé notamment par la littérature d'avant-garde des années 30 et 40 avec Bataille, Sartre ou encore Klossowski, les travaux de Jürgen Klauke ont marqué les esprits par la radicalité avec laquelle ils ont bousculé les conventions et la codification sociale du genre et du sexe. Considéré comme pionnier du Body Art depuis le début des années 70, son œuvre regroupe quantité d'expérimentations et de réflexions intenses sur la fusion entre l'art et la vie. En parallèle avec les œuvres de Molinier, Ulay, Urs Luchi ou encore Cindy Sherman, l'œuvre de Klauke préfigure et accompagne les recherches sur la théorie queer menées dès les années 90 par Judith Butler et Eve Kosofsky Sedgwick.

Avec Jürgen Klauke, le corps devient matière et la photographie le support performant de la mise en scène. Il libère ce médium, longtemps considéré comme vecteur de réalité et de vérité, par une exploration explosive de l'intime et de sa transgression.

Lors d'un échange avec son élève, Carel Fabritius, Rembrandt assène qu'il est bien futile d'aller chercher la beauté dans l'idéal, mais bien plus sérieux de la trouver dans « ce qui est là ». Après une centaine d'autoportraits, son œuvre préjuge que l'art c'est aussi se regarder soi, toucher la fêlure (Deleuze et Guattari) pour tenter d'approcher la vérité saisissante et troublante de la complexité humaine.

Dans sa série « Masculin/Féminin II », l'artiste comme tout droit sorti de « la voix des masques » de Levi Strauss, apparaît accompagné de son double dont seule la très discrète poitrine suggère un corps féminin. Sorte d'auto-représentation bi-dimensionnelle, deux corps sont engagés dans une chorégraphie charnelle, où tous les attributs de genre sont astucieusement dissimulés par un jeu de position. Les deux corps en superposition ne semblent partager qu'un unique visage, seul élément enclin à s'échapper de la phénoménalité (Michel Guérin).

De l'hétérogène à l'homogène, la punk « Venus von der Elsaßstraße » (1974) dont la peau d'un blanc éclatant, le morcellement d'attributs et les intenses couleurs de rouge et de bleu sur un fond sombre, rappelle étrangement la Sainte Agathe, portant ses seins sur un plateau, peinte par Zurbarán autour de 1630. Par là, elle se révèle comme photographie de rébellion, annonciatrice du souhait de l'artiste de transcender l'unidimensionnalité sociale et sexuelle de l'être, puissamment ancrée dans la morale bourgeoise de l'époque. À la manière de Jean Genet qui écrit dans *Notre-Dame-des-Fleurs* « Je vous parlerai de Divine, au gré de mon humeur mêlant le masculin au féminin », Klauke, convoque ce qu'il y a de réversible dans le genre. En se montrant le crâne rasé, aux lunettes noires et vêtu d'une combinaison de résille et de cuir augmentée par de petites exubérances, il crée un nouveau non-genre sexuel grâce à une forme de promulgation de soi totalement assumée et frontale.

Ce qui captive dans l'œuvre de Jürgen, c'est la notion de jeu, essentielle à son travail. Il explique d'ailleurs que c'est par une appropriation ludique de l'Autre, qu'il souhaite questionner non seulement les conceptions de « l'éternel masculin », mais aussi celles de « l'éternel féminin ». Or, par définition, le jeu est l'activité dont le but essentiel est la libération de l'imaginaire et le plaisir, mais c'est aussi « le mouvement aisé, régulier d'un objet, d'un organe, d'un mécanisme ». Figure de l'écart qui devient presque dominant dans « Es war ein schöner Tag als ich dachte... », l'artiste se manifeste avec un regard confiant, dans une posture presque virile et une gestuelle très assurée. Se jouant de l'actif et du passif, le corps tourné vers le regardeur exécute le

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle • F-75003 Paris • www.suzanne-tarasieve.com • info@suzanne-tarasieve.com
VAT identification N° FR 404 477 328 68 - SIRET : 447 732 868 00040

SUZANNE TARASIEVE PARIS

dégonflement progressif d'un ballon bleu de forme phallique. Le motif de l'organe autonome triomphant passe du dur au mou, l'artiste s'affirme et le corps social se déconstruit.

Propre muse amusée, Jürgen Klauke se joue du plaisir, des masques, des mouvements, de la fluidité des formes et dévoile *de cette manière* le rapport tangible de l'être au retournement, au renversement.

Volcanique dans « Dr. Müllers Sex-Shop oder so stell' ich mir die Liebe vor » (1977), Klauke imagine l'amour dans un ballet triatique libéré et pornographique. Tous récupérés dans un sex-shop, il s'extasie, avec poupée gonflable, perroquet inanimé et godemichets à gogo. Série à l'instabilité kaléidoscopique, le performeur est capturé dans de multiples instants : parfois en agitation, parfois figé, il se meut dans un rituel orgasmique.

Lorsque Walter Benjamin explique que Kafka, dans la Métamorphose, « épiait dans les bêtes la trace de ce qui a été oublié », il considère alors les formes animales comme des manifestations de ce qui, à l'intérieur du sujet, a été refoulé et ressurgit à travers les symptômes du corps. Devant les impressionnants formats de la série « Bodysound », l'artiste semble prisonnier d'une mue en action ou d'une chrysalide morbide. C'est enfermé dans un coffrage presque clinique, que le corps de l'artiste assis sur une chaise, évacue une large excroissance faite de matière obscure et organique. C'est l'intérieur qui s'exprime, ce qui existe de réversible s'extirpe. Loin du bruit et des lieux de jouissance poussés par la couleur, les photographies noir et blanc, quasi tératologiques, se déploient comme une sorte d'étude silencieuse de la métamorphose, de l'esthétique de l'existence.

Dans l'œuvre de Jürgen Klauke, la fascination pour l'image, trouve également son expression dans la peinture. Expérience de l'entre-deux, les larges toiles dévoilent un microcosme dépourvu d'identification où les figures se liquéfient et naviguent à travers différents mondes, genres et fantasmes. Dans une ambiance amniotique, la non-identité, le néant, la mort, l'humour, le subconscient et l'étrange sont contenus dans des masses colorées et toxiques, comme guidées par l'aventure de la ligne. Chacune s'attelle à des actions de cycles et de transformations grotesques (« Kommunikationsvehikel ») ou pleines de tendresse. Lutte contre la mort du désir ou méditation sur l'enquête perpétuelle qui ne révélera jamais pleinement les caractéristiques d'un corps vivant, Jürgen Klauke fabrique une œuvre aux frontières, où le beau doit toujours être un peu dérangent.

L'exposition s'achève sur la vidéo « IN DER TAT - KULTUR », une performance satirique portée aux limites du supportable. La première scène montre une rencontre entre deux personnages, incarnés par l'artiste lui-même et Arno Steffen. Habillés de costumes sombres, leurs postures indiquent qu'il s'agit de deux hommes politiques qui rappellent fortement la rencontre à Verdun de Mitterrand et Kohl. Ils s'engagent alors dans une poignée de main habilement orchestrée sous le crépitement des flashes. L'inévitable rituel public des grandes rencontres diplomatiques s'intimise brusquement ; les deux hommes s'embrassent avidement, se replacent, puis se giflent. La scène se reproduit dans un mouvement répétitif qui s'intensifie chaque fois un peu plus, l'action s'articule au gré des pulsions contraires pour se terminer là où elle a commencé.

Plus le désir est grand, plus la violence est forte. Symbole de la relation fragile et conflictuelle entre l'art et la politique, entre culture et argent public ? Certainement, mais il est difficile de ne pas y trouver, comme dans « Pompes Funèbres » la question du désir interdit, de l'amour de l'ennemi typiquement Genetien.

Barbara Lagié

SUZANNE TARASIEVE PARIS

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle - 75003 Paris

T : + 33 (0)1 42 71 76 54

JÜRGEN KLAUKE

Hintergrundrauschen / Bruit de fond

4 May – 15 June 2024

Opening Saturday 4 May 2024 from 6 to 9pm

“The reality of heterogeneous elements is not of the same order as that of homogeneous elements. Homogeneous reality presents itself with the abstract and neutral aspect of strictly defined and identified objects. Heterogeneous reality is that of force or shock.”

Georges Bataille

Entering Jürgen Klauke's photographs is like entering parallel, supernatural worlds, like the Red Room or Club Silencio in David Lynch's *Mulholland Drive*. These are timeless places of enjoyment that trap their visitors' souls and upend their realities, their relationships with the world. Influenced in particular by the avant-garde literature of the 1930s and '40s, by authors such as Bataille, Sartre, and Klossowski, Jürgen Klauke's work has made a lasting impression through its radical challenge to conventions and the social codifications of gender and sex. Considered a pioneer of Body Art since the early '70s, his work encompasses a wide range of experimentation and intense reflection on the fusion of art and life. Alongside the work of Molinier, Ulay, Urs Luchi, and Cindy Sherman, Klauke's work prefigures and accompanies the research into queer theory carried out since the '90s by Judith Butler and Eve Kosofsky Sedgwick.

With Jürgen Klauke, the body becomes matter, and photography the powerful medium for setting the scene. He frees this medium, long considered a vector of reality and truth, through an explosive exploration of the intimate and its transgression.

In an exchange with his pupil Carel Fabritius, Rembrandt asserted that it was futile to seek beauty in the ideal, but far more serious to find it in “what is there.” After a hundred or so self-portraits, his work established that art is also about looking at oneself, touching the break (Deleuze and Guattari) in an attempt to approach the gripping, unsettling truth of human complexity.

In his “Masculin/Féminin II” series, Klauke appears as if straight out of Levi Strauss's “Voice of the Masks,” accompanied by his double, whose discreet breasts alone suggest a female body. A kind of two-dimensional self-representation, two bodies are engaged in a carnal choreography, in which all gender attributes are cleverly concealed. The two superimposed bodies seem to share a single face, the only element inclined to escape phenomenality (Michel Guérin).

From the heterogeneous to the homogeneous, the punk *Venus von der Elsaßstraße* (1974), whose bright white skin, fragmented attributes, and intense colors of red and blue on a dark background, is strangely reminiscent of Saint Agatha, carrying her breasts on a tray, painted by Zurbarán around 1630. In this way, she appears as a photograph of rebellion, heralding Klauke's desire to transcend the social and sexual one-dimensionality of being, powerfully anchored in the bourgeois morality of the time. Like Jean Genet, who writes in *Notre-Dame-des-Fleurs*, “I'll talk to you about Divine, mixing masculine and feminine according to my mood”), Klauke summons the reversibility of gender. Appearing with a shaved head, wearing dark glasses and dressed in a fishnet and leather jumpsuit augmented by small exuberances, he creates a new sexual non-genre thanks to a form of self-enactment that's totally assumed and frontal.

What captivates us in Jürgens work is the notion of play, essential to his work. He explains that it is through a playful appropriation of the Other that he wishes to question not only conceptions of the “eternally masculine,” but also the “eternally feminine.” Now, by definition, play is the activity whose essential aim is the liberation of the imagination and pleasure, but it is also, as he puts it, “the easy, regular movement of an object, an organ, a mechanism.” A figure of deviation becomes almost dominant in *Es war ein schöner Tag als ich dachte...*, the artist manifests himself with a confident gaze, an almost virile posture, and very assured gestures. Playing with active and passive, the body, turned towards the viewer, progressively deflates a phallic blue balloon. The motif of the triumphant autonomous organ moves from hard to soft; the artist asserts himself; and the social body deconstructs itself.

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle • F-75003 Paris • www.suzanne-tarasieve.com • info@suzanne-tarasieve.com
VAT identification N° FR 404 477 328 68 - SIRET : 447 732 868 00040

SUZANNE TARASIEVE PARIS

As his own amused muse, Klauke plays with pleasure, masks, movements, and the fluidity of forms, revealing the tangible relationship between being and reversal. Volcanic in *Dr. Müllers Sex-Shop oder so stell' ich mir die Liebe vor* (1977), Klauke imagines love in a liberated, pornographic ballet. He raves about inflatable dolls, inanimate parrots, and dildos galore, all collected from a sex shop. With kaleidoscopic instability, the performer is captured in multiple moments: sometimes agitated, sometimes frozen, he moves through an orgasmic ritual.

When Walter Benjamin explains that Kafka, in the *Metamorphosis*, “spied in beasts the trace of what has been forgotten,” he sees animal forms as manifestations of what, inside the subject, has been repressed and re-emerges through the symptoms of the body. Faced with the impressive formats of the Bodysound series, Klauke seems trapped as he sheds his skin, a morbid chrysalis. Enclosed in an almost clinical formwork, the artist’s body, seated on a chair, evacuates a large excrescence of obscure organic matter. It’s the inside expressing itself, and the reversible that exists is extirpated. Far from the noise and pleasure of color, the black-and-white, almost teratological photographs unfold as a kind of silent study of metamorphosis, of the aesthetics of existence.

In Klauke’s work, the fascination with the image also finds expression in painting. An experience of the in-between, the large canvases reveal a microcosm devoid of identification, in which figures liquefy and navigate through different worlds, genres, and fantasies. In an amniotic atmosphere, non-identity, nothingness, death, humor, the subconscious, and the strange are contained in colorful, toxic masses, as if guided by the adventure of the line. Each is engaged in grotesque or tender actions of cycles and transformations (*Kommunikationsvehikel*). Whether fighting against the death of desire or meditating on the perpetual investigation that will never fully reveal the characteristics of a living body, Klauke creates work on the edge, where beauty must always be a little disturbing.

The exhibition closes with the video *IN DER TAT – KULTUR*, a satirical performance pushed to the limits of the bearable. The first scene shows an encounter between two characters, played by the artist himself and Arno Steffen. Dressed in dark suits, their postures indicate that they are two politicians, evoking Mitterand and Kohl’s encounter at Verdun. They engage in a skilfully orchestrated handshake, under the crackle of flashbulbs. Then the inevitable public ritual of major diplomatic encounters suddenly becomes intimate; the two men kiss hungrily, reposition themselves, then slap each other.

The scene repeats itself, intensifying each time a little more, the action articulating itself at the whim of opposing impulses, ending where it began.

The greater the desire, the greater the violence. A symbol of the fragile, conflictual relationship between art and politics, between culture and public money? Certainly, but it’s hard not to find in it, as in “Pompes Funèbres,” the typically Genetian question of forbidden desire and love of the enemy.

Barbara Lagié

Translated by Madeleine Compagnon